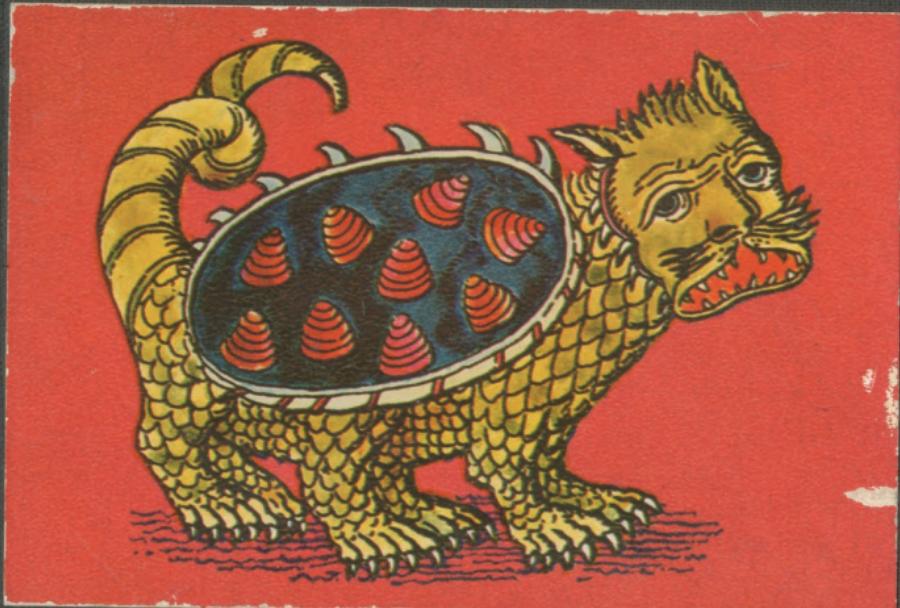




GUIDE DE LA PROVENCE MYSTÉRIEUSE



LES GUIDES NOIRS
TCHOU, ÉDITEUR

Le premier volume de cette collection, le GUIDE DE LA FRANCE MYSTÉRIEUSE (1964), a révélé au grand public les structures générales d'une France secrète. On y a indiqué les principaux itinéraires le long desquels le touriste peut découvrir des trésors réels ou légendaires, ignorés ou inconnus, retrouver des traditions insolites, assister à des fêtes étranges, visiter d'anciens lieux sacrés et, en quelque sorte, explorer les mystères du temps.

Toutefois, cet inventaire s'était borné à tracer les grandes lignes d'une enquête trop étendue pour être complète et détaillée. Il convenait d'entreprendre ces recherches à une autre échelle, de dégager des structures nouvelles et précises en resserrant le cadre géographique et historique de nos investigations. Tel est le but, telles sont les limites de ce guide régional.

LES CLEFS DE VOTRE GUIDE



HISTOIRE LÉGENDAIRE

Étymologie savante et populaire.
Croyances et mythes relatifs à la fondation des villes.
Faits merveilleux et prodiges rapportés par les anciennes chroniques.
Cités disparues ou englouties.
Les grands cycles légendaires : les Sarrasins, Hercule, Marius.



CULTES PRIMITIFS

Hypogées funéraires, tumulus et dolmens.
Rites et symboles primitifs.



ÉNIGMES PRÉHISTORIQUES

Menhirs, cromlechs et pierres levées.
Stèles et inscriptions énigmatiques.
Industries préhistoriques.



MYTHES ET MONUMENTS PAIENS

Archéologie gallo-romaine, grecque et celto-ligure.
Cultes aux divinités païennes.
Nécropoles préchrétiennes.
Fouilles archéologiques.



LIEUX SACRÉS ET MIRACLES CHRÉTIENS

Sanctuaires.
Fontaines et sources miraculeuses, pierres et arbres sacrés.
Pèlerinages et Pénitents.
Ex-voto, reliques, statues de saints oubliés.
Vierges noires.
Saints guérisseurs.
Apparitions et miracles.



LES ILLUMINÉS

Alchimistes et hermétistes, mages et astrologues.
Troubadours, poètes et rêveurs.
Sectes et sociétés secrètes. Les Templiers.
Monuments symboliques.





MŒURS ET COUTUMES

Survivances de coutumes magiques : rites de guérison, de fécondité, de funérailles. Croyances et superstitions locales. Fêtes populaires.



BESTIAIRE FANTASTIQUE

Dragons, dracs, tarasques et lycastes. Chevaux et serpents monstrueux. Loups-garous, vouivres, sirènes. Bestiaire sculpté du Moyen Age.



CRÉATURES MERVEILLEUSES

Fées, dames blanches, Mélusine. Lutins, farfadets, korrigans, gnomides. La Chèvre d'Or.



DIABLE, SORCIERS, FANTÔMES

Lieux de sabbat. Sorciers et pythonisses. Pratiques démoniaques et faits de possession. Procès de sorcellerie. Fantômes et revenants.



LIEUX MAUDITS ET DÉSERTS

Châteaux légendaires. Architectures bizarres. Ruines. Villages abandonnés.



PAYSAGES INSOLITES

Curiosités naturelles. Faune et flore étranges. Parcs et jardins fantastiques.



GROTTES, SOUTERRAINS, TRÉSORS

Grottes, labyrinthes, souterrains-refuges. Trésors.



CURIOSITÉS ET COLLECTIONS ÉTRANGES

Petits musées et bibliothèques. Collections de folklore régional. Art primitif, art fantastique, art naïf.



TRAGÉDIES ET FAITS BIZARRES

Exécutions sanglantes. Grandes épidémies. Événements singuliers. Cataclysmes et prodiges météorologiques.



Le mystère véritable ne doit pas être confondu avec les faits énigmatiques eux-mêmes ni avec les réalités que l'on dit occultes. Nous pressentons qu'il commence au-delà des explications claires, des inventaires et des bilans d'événements connus. Nous savons qu'il se situe dans les profondeurs toujours scrutées de l'inconscient collectif.

Car, à notre époque, en effet, tout demeure dissimulé bien que tout se montre en pleine lumière. Au-dessous d'un globe couvert de sismographes toujours plus perfectionnés, les circuits archaïques du volcanisme, les points de rupture et les failles de la mince écorce visible subsistent à peine changés. Il faut les observer, les explorer et y descendre afin de découvrir les sources que nous cherchons. N'est-ce pas dans cette tâche préalable que consiste l'essentielle responsabilité de l'historien ?

Certes, cet essai de déchiffrement n'est qu'une approximation qui décrit, palpe, cerne le mystère, mais qui ne prétend point à le réduire à un système d'explication. Si nous désirons approcher des sources du génie provençal, il nous faut ainsi ouvrir la puissance de connaître qui est en nous, en recevant simplement les images, les figures, les mots, les rythmes d'une tradition encore vivante, en même temps que nous conduirons notre réflexion selon les données ordinaires de l'historiographie. Cette double attitude nous impose une méthode nécessaire de convergences, méthode qui engage, dans la même conquête de la réalité et de la vérité du mystère, le présent et le passé, l'intelligence et l'instinct, au lieu d'en séparer les forces et les moyens. Elle s'applique d'autant mieux à la Provence que celle-ci, par son nom même, évoque encore les multiples influences qui, dès la préhistoire, ne cessèrent de s'y exercer jusqu'au temps où la paix romaine l'emporta définitivement. Ne fut-elle pas, d'abord, la *Provincia romana*, cette institution administrative, la plus ancienne et la plus importante des Gaules ? N'est-elle pas la *Transalpine*, ce prolongement de l'Italie, d'où Rome rayonna vers les peuples atlantiques ?

LES SOURCES ROMAINES

On a retrouvé en Provence d'importants vestiges des civilisations celtique, celto-ligure et grecque ; mais les plus proches de nous, les plus importants aussi, demeurent ceux de la romanité. Rome ne possède pas d'arc de triomphe aussi ancien que celui d'Orange : les grandes figures de chefs gaulois qui l'ornent datent du début du siècle d'Auguste et ce monument commémoratif fut dédié, cinquante ans plus tard, à Tibère. A Glanum, aux portes de Saint-

Les oratoires du chemin du Mai

Entre La Seyne et Notre-Dame-de-Pitié on trouve une ancienne voie processionnelle connue sous le nom de *chemin du Mai*, qui traverse d'ailleurs, à l'entrée de la forêt communale de La Seyne, un champ de Mai. Cette voie, aujourd'hui difficile à repérer, est pourtant bordée d'oratoires qui attestent l'ancienneté de ce passage cultuel. Ils sont au nombre de onze. L'un d'eux est désigné sous le nom de Simian, dans lequel on retrouve le saint ithyphallique de Brignoles, saint Sumian. Un autre oratoire, c'est probablement un fait unique, se nomme oratoire de la Vierge-Noire. Trois autres, fort délabrés, bordent l'aire des Mascas, c'est-à-dire des Sorciers. Enfin, un dernier, situé sur le chemin montant de Janas au sémaphore, est dit *des Biscuits*, sans que l'on en sache la raison.

Var - 1 135 h
16 km au NE de
Toulon par RN 97
et 554

SOLLIÈS-TOUCAS

Deux chapelles pour une sainte

Au xr^e siècle, un certain Irénée, prince d'Achaïe, surpris par la tempête alors qu'il naviguait au large de Toulon, promit à sainte Christine de Tyr de lui construire un sanctuaire, sur la montagne qu'il distinguait à peine à travers les bourrasques, s'il en réchappait. Aussitôt, comme par miracle, le vent furieux tomba, les nuages noirs se dissipèrent et les vagues monstrueuses s'apaisèrent.

Le prince tint parole et, sur la colline qui s'élève au N. de Solliès, il fit bâtir une jolie chapelle. Mais les habitants de Cuers et ceux de Solliès ne tenaient pas du tout à partager le sanctuaire. On dut bientôt en arriver à un compromis : c'est pourquoi l'on admire aujourd'hui deux petites chapelles, Sainte-Christine-de-Solliès et Sainte-Christine-de-Cuers, qui se tournent dédaigneusement le dos. Leur seul point commun, hors l'extraordinaire paysage qu'elles dominent, est le nombre considérable d'ex-voto qui tapissent leurs murs.

Le soleil et la croix

Le patron de Solliès-Toucas est saint Christophe que l'on fête le 12 juillet. L'église qui lui est dédiée porte sur sa façade cette inscription assez énigmatique : SOL IPSE JAM IPSO BIS CRUCE LIGATUS AUT ECCE SOLIS AEDES JAM VERO CRUCE FULGENS : Le soleil est déjà deux fois enchaîné par la Croix ou voici le temple du soleil désormais illuminé par la vraie Croix.



TARASCON

La fabuleuse tarasque

Sainte Marthe, dont on a suivi les pérégrinations en compagnie de Marie-Madeleine et de Lazare (voir SAINTE-BAUME), les héros chrétiens de la Provence, était accompagnée d'une servante, c'est-à-dire d'une « disciple », que la *Légende Dorée* appelle *Martilla*, et dont nous avons fait Marcelle. A cette dernière, on attribue une *Vie de sainte Marthe*, qui fut publiée comme étant traduite de l'hébreu par un certain Synthique. On trouve ce texte rare, connu des hagiographes sous le nom de *Pseudo-Marcelle*, dans le *Mombritius*, réédité en 1910 et dont Louis Dumont, le spécialiste de la tarasque (1), donne de larges extraits, accompagnés d'une traduction littérale commentée. C'est dans le *Pseudo-Marcelle* qu'est décrit, pour la première fois, et le plus abondamment, le monstre de Tarascon :

« Il y avait alors au bord du Rhône, à côté d'un grand rocher, dans un bois entre Arles et Avignon, vers l'ouest, un énorme dragon mi-animal (terrestre) mi-poisson, qui tuait beaucoup de gens passant et traversant, y compris ânes et chevaux, et rentrait les bateaux sur le Rhône. On avait beau venir en grand nombre et en armes, impossible de le tuer, car il quittait le bois et se cachait dans le fleuve... »

Voilà localisé l'animal fabuleux et souligné son caractère amphibia. Mais le texte ne dit pas si l'animal avait sa retraite dans les eaux dont il sortait pour chasser le chrétien en terre ferme, ou au contraire se terrait dans les bois avant d'aller

Bouches-du-Rhône
7 744 h
17 km au N d'Arles
par RN 570



(1) Louis Dumont :
La Tarasque, Paris,
1951.

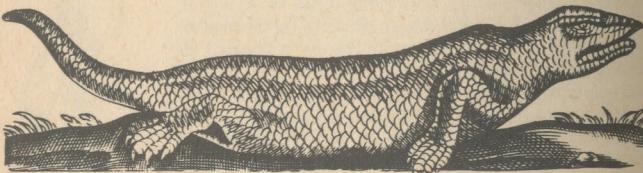


pêcher puis noyer ses victimes. Une tradition orale, encore fort en vogue à Tarascon, situe sa cachette exacte dans le fleuve, sous le rocher portant le château du roi René : on appelle cet endroit le *trou de la Tarasque*. De forts remous empêchent les historiens d'aller visiter cet antre aquatique. On pourrait alors plus facilement croire que la bête surgissait de l'eau pour saisir ses proies et se servait du courant violent pour les noyer. Il est évident que toute cette région, depuis les exploits de Marthe, s'est quelque peu modifiée. Les courbes du Rhône en cet endroit sont des moins obstinées. Elles ont créé une vaste zone de marais, longtemps malsains et impraticables. Que des fauves redoutables y aient élu domicile n'est guère surprenant. On sait, d'autre part, combien la mentalité populaire associe facilement les débordements d'un fleuve ou les pestilences d'un marécage aux hydres les plus communes.

Le souvenir d'un crocodile

 Mais à quoi ressemblait ce monstre ? Reprenons le *Pseudo-Marcelle*, qui dépeint avec une minutie de naturaliste cet être fabuleux : « Plus gros qu'un bœuf, plus long qu'un cheval, il avait la face et la tête d'un lion, des dents aiguës comme des épées, une crinière de cheval, le dos tranchant comme une hache, des écailles hérisées et coupantes comme des tarières, six pattes aux griffes d'ours, une queue de serpent, un double bouclier comme une tortue de chaque côté. Douze lions ou ours ne pouvaient en venir à bout... »

Il faut remarquer ici deux sortes de qualificatifs : les éléments de comparaison, seulement destinés à évoquer une taille (bœuf, cheval) ou une forme (tortue), et les termes descriptifs : queue de serpent, écailles, crête dorsale, griffes d'ours, six pattes. Cette peinture réunit les éléments que l'homme redoute le plus chez toutes les bêtes féroces : la vitesse (six pattes), la force (griffes), le pouvoir fascinateur (queue de serpent), et l'invincibilité (écailles et crête dorsale).



Lorsqu'il s'est agi de le décrire, c'est au crocodile que le *Pseudo-Marcelle* et les autres hagiographes ont inconsciemment dû penser. Parce qu'enfin la



description d'une bête aussi remarquable n'avait pu manquer de venir jusqu'en Provence ; d'ailleurs, ne figure-t-elle pas sur les armes de la ville de Nîmes, enchaînée à un palmier ? On dit que cette image fut apportée par la légion romaine qui occupa la ville et qui avait combattu en Égypte. Certains de ces animaux durent même venir de la Narbonnaise et être utilisés pour les jeux de l'arène. Plus tard, on en empailla des spécimens que l'on pendit en ex-voto dans les églises. « Des dépouilles de crocodiles étaient suspendues à la voûte de la Sainte-Baume, dans l'église Notre-Dame-de-la-Garde à Marseille, à Bollène, à Sisteron, à Apt, à Pignans, à Arles... » (1) Cette tradition est également à rapprocher de celle du vire-vent, ce poisson (ou reptile ?) séché qui servait de girouette et que l'on suspendait à l'intérieur des cuisines provençales.

Un vieux satyre

Si l'on se réfère aux représentations sculptées et imagées qui frapperont, des siècles durant, l'imagination des fidèles franchissant les portes de nos

(1) F. Benoit :
La Provence et le Comtat Venaissin,
Paris, 1949.

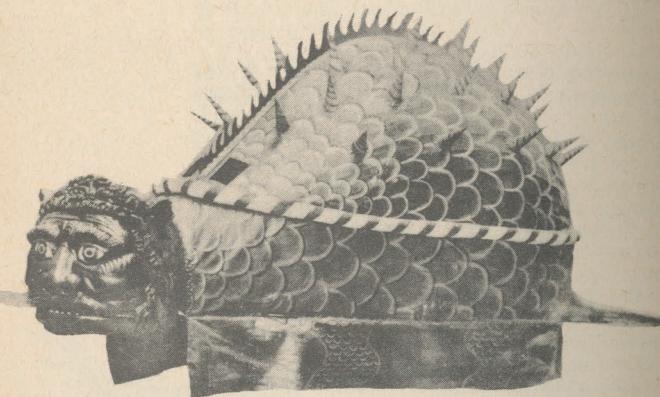


églises, la tarasque se métamorphose un peu. Beaucoup de ces effigies, et des plus intéressantes puisque les plus anciennes, ont été mutilées par le temps et par les hommes. Ainsi celle qui figurait sur le portail de l'église Sainte-Marthe de Tarascon, ou celle de la Major de Marseille. Nous n'en possédons que des descriptions littéraires peu explicites.

Sculptée, la tarasque figure encore à L'Isle-sur-la-Sorgue, la ville du dragon de saint Véran; dans l'église, elle porte de grandes oreilles et ressemblerait plutôt à un chien-loup. Elle apparaît en Avignon, au coin de la rue de la Tarasque, et à Tarascon sur un bas-relief encastré dans le mur de la mairie. Ces deux derniers portraits sont peu visibles. Citons encore, dans l'église Marie-Madeleine d'Aix, le monstre attaché à sainte Marguerite et qui ressemble fort aux descriptions classiques de celui de sainte Marthe.

Les images gravées ont mieux su conserver l'effigie de la tarasque. Sylvain Gagnière a établi un catalogue très complet de cette source d'inspiration trop peu connue (1). Y sont relevés les bois gravés les plus représentatifs du monstre et particulièrement celui de l'imagier Arnavon, fait entre les XVII^e et XVIII^e siècles. L'animal y a fière allure, bien que sa face humaine (les traits d'un vieillard malheureux, obligé de dévorer toute crue une petite fille, dont la jupe et les mollets nus lui écartèlent encore les mâchoires) inspire une sorte de pitié.

(1) Sylvain Gagnière : *L'Imagerie populaire en Provence*, Nice, 1946.



Le monstre en effigie

T Mais c'est au cours des fêtes tarasconnaises que l'on verra le mieux la Tarasque. Le monstre y est promené en effigie, et cette effigie rituelle, souligne L. Dumont, n'a pas varié depuis le XII^e siècle.



Ce simulacre, qui transforme la bête en un monstre processionnel, est une immense carcasse de 6 m de long montée sur un chariot. Alors que la queue est une poutre raide fixée au corps, la tête est mobile et articulée. L'ensemble, comme la sculpture de Saint-Trophime, est lourd et massif. Le corps est très arrondi, presque demi-sphérique. Sur la carapace, uniment lisse, sont peintes des écailles régulières. Une trentaine de piquants en surgissent cependant. La crête en dents de scie va du cou jusqu'à la naissance de la queue. Rien que de très schématique, comme on le voit, mais ce qui surprend un peu, c'est la couleur de cette carapace : rouge à l'origine, elle a maintenant viré au jaune. D'habitude, les monstres reptiliens sont ponctuellement de couleur verte. Le rouge ne leur va pas. Or nous voici soudain en face d'un de ces « dragons rouges » qui passèrent sur la page de titre des grimoires de sorcellerie, en compagnie du Grand Albert...

La tête de l'effigie est beaucoup moins stylisée. Elle est même proprement humaine. Masque de carton bouilli que le temps a durci, c'est encore un visage de vieillard. Les sourcils sont épais sous des yeux étrangement suppliants : il fallait bien lui donner ces narines dilatées, puisqu'elles doivent laisser passer les fusées tirées lors des batailles pour rire. Enfin, le front est limité assez bas d'une tignasse de maraudeur que percent deux oreilles poilues qui, elles, n'ont rien d'humain.

Cachée toute l'année dans une remise de la ville, l'effigie semble repliée sur elle-même. Elle a l'air plus désespérée qu'agressive. Cette impression se confirme si l'on observe les cartes postales qui perpétuent, de fête en fête, sa « remembrance ». Mais nous l'avons suffisamment décrite. En attendant qu'elle serve aux jeux institués par le roi René, retournons sur les bords du Rhône où, pour nous, elle se terre encore.

Sur ces bords-là, elle faisait donc de grands ravages, et les hommes la craignaient beaucoup.

Aucun ne réussissait à la prendre au piège. Un jour, douze hommes courageux partirent en expédition : six finirent dans l'estomac du monstre, les six autres rentrèrent chez eux, fous de douleur et de colère. Le tribut fatal était, une fois de plus, payé. On dit que Beaucaire et Tarascon furent fondées par les survivants.

La ceinture de Marthe



Alors vint sainte Marthe. Fuyant, comme sa sœur Madeleine, les bords trop fréquentés du Lacydon, elle choisit de venir prêcher la nouvelle foi chrétienne au milieu de ces autres marécages qui empestaient le paganisme. Le moins qu'elle put faire pour attester la supériorité de son dieu était un miracle. Justement, on lui en proposait un : il lui suffisait de chasser le monstre qui désespérait les Tarasconnais. La sainte n'hésita pas : « Elle trouva le dragon dans le bois ; il s'était emparé de quelqu'un et le mangeait. Elle lui jeta de l'eau bénite qu'elle avait emportée, et lui montra une croix de bois. Le dragon vaincu devint comme un agneau ; elle le lia de sa ceinture et le peuple le déchiqueta sur-le-champ à coups de lances et de pierres. » On dit ailleurs qu'à la vue de sainte Marthe, la tarasque poussa un cri si terrible que tout le paysage en trembla.

Bientôt, le christianisme s'installa dans toute la région. Les églises se multipliaient, remplaçant les temples. Le cortège des saints bousculait la procession des dieux tutélaires. Marthe termina sa vie sans autre grand combat à mener. A l'heure de sa mort, terrassée par la fièvre, elle dut s'aliter. « Et elle recommanda aux assistants de veiller autour d'elle, avec des flambeaux allumés, jusqu'à ce qu'elle décédât. Au milieu de la nuit, comme ceux qui la veillaient s'étaient laissé aller au sommeil, il vint tout à coup un grand vent qui éteignit toutes les lumières. » (1)

Marthe possède deux tombeaux dans l'église de Tarascon, un gothique et un moderne. Le premier comporte une *fenestella*, c'est-à-dire une petite ouverture par laquelle on pouvait faire passer les linge des malades requérant l'intercession de la sainte. Au pied de son tombeau se tient la pendue Marcelle.

Problèmes étymologiques



Ainsi, l'une portant le nom de l'autre, la tarasque fit-elle la gloire de Tarascon. Mais voici encore un problème : qui a commencé ? Toujours selon Marcellle, « le dragon s'appelait *Tirascurus*, d'où le lieu pris le nom de *Tirasconus*, alors qu'on le nommait auparavant *Nerluc*, c'est-à-dire le *Bois Noir* (*niger lucus*), des bois sombres qui s'y trouvaient. » L. Dumont souligne qu'un quartier de Tarascon, la

Condamine, s'appelait autrefois le *Boz négré*. Mais on trouve déjà chez Ptolémée mention de cette ville de *Tarouskón* dont il fait un oppidum des Salyens. Pline appelle ses habitants les *Tarasconenses*. On voit qu'à l'inverse de beaucoup de nos villes celle-ci n'a jamais changé de nom. Sa sonorité évoque le monde ligure, comme toutes les cités de Provence comportant la terminaison *ose*. En revanche, aucun texte ancien ne mentionne ce Nerluc. Il faut donc croire que le monstre prit le nom de sa ville natale.

Mais les infatigables chercheurs d'origines n'ont pas manqué de rapprocher notre tarasque d'un autre monstre ayant déjà vécu et sévi dans les parages, le géant *Taurisque* que vainquit Hercule, dans la version herculéenne (et non « héracléenne », c'est-à-dire latine et non grecque) du mythe.

La Tarasque, écrit Henri Dontenville est attestée dès le IV^e siècle de notre ère et on est en droit de l'identifier avec le *Tauriscus* d'Ammien Marcellin. Ammien, en effet, qui est passé au Mont-génève, dit qu'Hercule détruisit Géryon, tyran d'Espagne, et Taurisque, tyran de la Gaule. La localisation à Tarascon a sa vraisemblance, car nous y sommes bien sur la voie héracléenne, et la parenté des noms est grande. (1) Cet auteur suggère également que *tarasque* pourrait avoir comme racine *tar*, qui signifie pierre, rocher, en « préindo-européen », comme le taureau. Et il n'est pas indifférent de trouver à notre monstre la même étymologie qu'au taureau dont le culte est si vivace en Provence.

Six paires de pattes

Plusieurs fois par siècle, la tarasque est promenée en effigie, et sert de prétexte aux jeux qu'institua, dit-on, le roi René. Ces réjouissances, fortement entachées de rites symboliques, comprennent des « courses » où le monstre fait figure de bête déchaînée, les jeux auxquels elle ne participe pas en personne mais qui sont placés sous son signe, enfin la procession de sainte Marthe.

Depuis le 14 avril 1474, date à laquelle le roi aurait institué l'ordre des Chevaliers de la Tarasque, ces fêtes ont lieu à des dates assez imprécises. Les deux repères essentiels de ce calendrier sont l'Ascension et la Pentecôte. C'est dire que, dans une certaine mesure, elles sont fonction des processions des Rogations. Aujourd'hui, la banalisation s'accélère. Aussi, dans la description de ces jeux, c'est une espèce de dénominateur commun que nous prendrons.

Quel que soit le jour choisi, la « course », ou procession de l'effigie de la Tarasque, précède les « jeux ». Selon Floret, c'est le matin de l'Ascension que la bête est sortie en grande pompe de la remise obscure où, telle qu'en son antre des marais,

(1) H. Dontenville : *La mythologie française*, Paris, 1948.

(1) Légende Dorée.



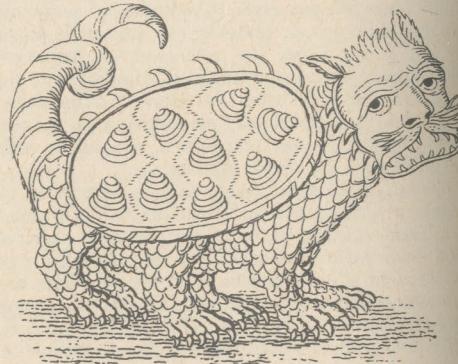
elle s'était tapie. Elle est portée par les *Tarascaïres*, ou chevaliers de la Tarasque, en nombre variable mais toujours pair, généralement douze ou seize. La moitié d'entre eux se glissent à l'intérieur de l'effigie, la soutiennent et la guident. Ils figurent les hommes dévorés par le monstre, lors de la tentative de piégeage relatée plus haut. L'un d'eux est chargé de faire mouvoir la tête articulée. Les six (ou huit) autres l'entourent et lui font escorte. Ce sont les « fondateurs de la ville ».

Le cortège, qui a beaucoup de succès, décriv à travers Tarascon un long circuit qui devait être, à l'origine, une procession rituelle. Sur tout ce parcours, la tarasque est vivante. Entendez qu'elle crache le feu par ses naseaux, au moyen de fusées appelées « serpenteaux ». Elle tourne et virevolte, elle s'élance sur la foule, et sa queue raide fouette et balaie les spectateurs. Se déplaçant de toute la vitesse de ses six pattes, ou plutôt des six paires de jambes de ses tarascaires, elle fonce sur les trottoirs sans autre souci que de renverser le plus de monde possible : autrefois, on ne concevait pas cette fête sans quelques morts. A ceux qui parviennent à la saisir, les tarascaires font lâcher prise à grands coups de nerfs de bœuf.

Pendant toute la course, on braille à tue-tête un refrain particulier :

*La gadeù, Lagadigadeù, la tarascou !
La gadeù, Lagadigadeù, lou casteù !*

Cri traditionnel, dit-on, mot sacramental qui fait tressaillir un Tarasconnais en n'importe quel lieu du monde...



Confréries farceuses



Pas plus que la course, les jeux n'ont de régularité calendaire. Cependant l'ordre du scénario paraît assez constant. Une fois l'effigie remisée dans son

antre, d'où elle ne sort plus pendant la durée des fêtes, les diverses confréries corporatives de Tarascon parcourent la ville en un long cortège, se livrant en cours de route à des farces dont le symbolisme, pas toujours apparent, est certainement très riche.

En tête du défilé viennent les Chevaliers de la Tarasque, revêtus de leur costume cérémoniel. Deux d'entre eux portent la pique et le drapeau. L'une est jetée en l'air, l'autre largement déployé. Les confréries représentent les paysans, vignerons et jardiniers, les portefaix sous la bannière de saint Christophe, les mariniers du Rhône et les berger. Jadis paraissaient les archers, les menuisiers, les forgerons. Au début ce cortège pittoresque paraît n'être qu'une innocente procession, comme toutes celles d'aujourd'hui, dites folkloriques et généralement affadiées. Mais voici que les représentants des confréries s'attaquent à la foule.

Les paysans et vignerons, qui faisaient mine, en marchant, de planter la vigne en alignant des ceps le long d'un cordeau, tendent brusquement cette corde à quelque vingt centimètres du sol, ce qui a pour effet de faire trébucher et tomber bon nombre de spectateurs. Ils balaien ainsi, en courant, toute la largeur de la rue, et les gens n'ont plus qu'à sauter précipitamment par-dessus ce serpent qui leur fouette les jambes.

Pendant ce temps, les prieurs de saint Roch, mêlés aux vignerons, tiennent en leurs bras une grosse gourde dont ils présentent aimablement le contenu à leurs victimes essoufflées : mais la gourde est truquée, et le vin rouge coule sur le cou et la chemise du buveur naif.

Les jardiniers défilent ensuite, les mains pleines de fleurs et de branchages verdoyants. Les jeunes filles à qui l'on tend ces roses s'empressent, ravies d'être remarquées.

Arrivent les portefaix, qui soutiennent, à l'aide de deux énormes barres de fer, un tonneau mal équilibré. Ils titubent comme des ivrognes. Le tonneau tangue dangereusement et menace de se renverser sur les passants. Les barres de fer tournent à la hauteur des spectateurs qui fuient ce nouveau danger. A la fin du jeu, cependant, les portefaix offrent à la régalade le vin frais du tonneau et tout le monde se réconcilie.

Voici les berger, pacifiques s'il en est. Ils entourent une jolie fille juchée sur un âne et tenant un enfant dans ses bras : c'est la Fuite en Égypte à la mode provençale. On regarde, émerveillé ou moqueur. Mais il ne faut pas rire : un berger vous passerait sous le nez un plumeau trempé dans l'huile de cade, épaisse, noire et malodorante.

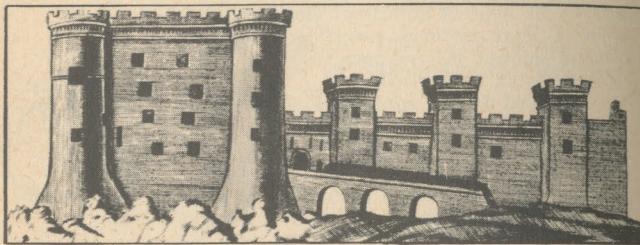
Enfin viennent les mariniers du Rhône, précédant un lourd char équestre sur lequel se balance une vraie barque, remplie d'eau à ras bord. Sous la bannière de saint Pierre, on roule le tambour



dans un grand bruit de marée, ou plutôt de tempête fluviale. Autour de la barque, les marins écopent sans cesse et projettent l'eau sur les assistants. Quand le bateau est vide, on le remplit aux fontaines. Un gros poisson, nommé l'Esturgeon, y nage, en effigie lui aussi, bien sûr.

Tels sont les jeux de la Tarasque. On voit qu'ils évoquent assez un carnaval. Mais, comme pour ce dernier du reste, il n'est pas difficile de deviner les préoccupations qui ont présidé à leur élaboration. Ces préoccupations, comme celles de toutes les manifestations religieuses, recouvrent presque toujours des rites très anciens, secondairement revêtus de symboles chrétiens.

On aura remarqué la faible place tenue par la tarasque dans ces jeux. Durant le déroulement de toutes les farces à caractère quasi sacré, elle reste tapie dans sa grotte-remise. Et pourtant tous ces simulacres s'articulent autour d'elle, de sa capture, de sa présence fécondatrice. Sainte Marthe elle-même n'est pas présente. Et les Briançonnais en ont si nettement pris conscience qu'ils ont institué, à part, une procession qui l'honore le 29 juillet (ou, de plus en plus, le dimanche suivant). Bien que le prêtre, sur le porche de l'église, répète sur l'effigie de la tarasque le geste de la sainte, on n'assiste plus qu'à une ordinaire cérémonie catholique sans signification mythologique particulière.



La Belle Briançonne

Le culte de Notre-Dame du Château, encore appelée la *Belle Briançonne*, particulier à la région de Tarascon, est né loin de là, à Briançon, dans les Hautes-Alpes. Pour conjurer la peste de 1346, les habitants de cette commune s'adressèrent à sainte Marthe de Tarascon qui, victorieuse d'un dragon, pouvait aussi bien enchaîner ce nouveau fléau. Ils firent vœu, si leurs prières étaient exaucées, d'aller en grande pompe la remercier, au lieu même de son sanctuaire. Quand la peste fut apaisée, une délégation de Briançonnais se mit en route pour Tarascon. Ils emportaient comme bannière une effigie de la Vierge vénérée dans la région et provenant d'une chapelle dédiée à saint Hippo-

lyte, située sur la rive gauche de la Durance, à Saint-Martin-de-Queyrières. Ce voyage, en cette époque, représentait un louable effort, puisqu'il fallait descendre le cours entier de la Durance et franchir les murs de la Peste.

Leur mission accomplie, les Briançonnais reviennent chez eux et replacent leur madone dans sa chapelle. Elle disparut lors de l'arrivée des Vaudois. L'ermite qui la gardait, un nommé Imbert, la transporta secrètement à Tarascon, où elle fut aussitôt appelée la *Belle Briançonne*. Elle fut déposée dans la chapelle Notre-Dame-du-Château, au village voisin de Saint-Étienne-du-Grès. Ce sanctuaire devint alors un lieu de pèlerinage fort suivi au moment des Rogations (1).

Cette légende cache en réalité une origine étymologique plus simple de la madone. Elle fait survivre, dit Fernand Benoît, le nom d'une ancienne chapelle disparue, élevée sur un rocher voisin de Saint-Étienne-du-Grès et appelée Saint-Michel-de-Briançon, dont le nom évoque l'oppidum rocheux de la montagne. On trouve en Provence intérieure plusieurs collines portant ce nom, comme à Mérérbes, dans la vallée du Calavon. Mais cette légende, d'origine briançonnaise, atteste l'expansion du culte de sainte Marthe.

Quant au nom de Notre-Dame du Château, on a cru longtemps qu'il venait du château de Tarascon. En fait, ce château est bien « l'oppidum de Briançon », qu'on nommait jadis « *castellas* », comme toutes les collines facilement défendables et occupées dès les premiers âges. Il est possible, enfin, que la madone ait d'abord été une statue trouvée sur l'oppidum, et qu'elle ait été consacrée comme Vierge noire.

Quoi qu'il en soit, le pèlerinage existe toujours. Il a lieu le premier jour des Rogations, c'est-à-dire le dimanche précédent l'Ascension. La Vierge est portée en procession depuis son domicile habituel, à Saint-Étienne-du-Grès, jusqu'à la chapelle de Notre-Dame-du-Château. De là, elle est emportée le soir à l'église Sainte-Marthe de Tarascon où elle reste quarante jours avant de regagner Saint-Étienne-du-Grès. C'est un des rares exemples de transport de statue en trois endroits différents.

Jusqu'en 1860, cette cérémonie donnait naissance à des coutumes particulières. Toutes les confréries tarasconnaises, les bergers, les paysans, les portefaix y participaient sous l'égide de leurs patrons respectifs. A chaque station de la procession, ils se livraient à des danses profanes, jusque dans l'église. Puis garçons et filles passaient ensuite la nuit sur la colline à la belle étoile et, à l'aube, se jetaient dans le bassin de la fontaine de Fontchâteau. Le clergé finit par s'émouvoir et interdit ces manifestations dont la piété lui paraissait contestable.

(1) Cf. E. Hugues, in *Bulletin de la Société d'études des Hautes-Alpes*, 1917.



exaspérée avec le cœur de l'Étrurie : région mélancolique et sauvage, parsemée de petits lacs logés dans les cratères des volcans éteints.

Aujourd'hui, le Bego masculin ou le Vego femelle, divinité bas-alpine, est devenu le dieu de l'orage, du tonnerre et, plus prosaïquement, des règlements de compte entre bergers. Il hante encore les pentes vouées à la sorcellerie et anime les coutumes à demi effacées des villages montagnards.

Le plus profond du monde ?

De Tende, il est possible d'entreprendre l'ascension du mont Marguareis qui offre au curieux de nombreux abîmes et en particulier le *gouffre de Piegga-Bella*. Exploré pour la première fois en 1956, ce gouffre est, pour l'instant, l'un des plus profonds du monde : il atteint 850 m.

Vaucluse - 2 887 h
16 km à l'E d'Avignon par RN 100

THOR (Le)

Comment écrivez-vous « torus » ?



Un légendaire calembour veut qu'un taureau (*taurus*) ait miraculeusement trouvé une statue de la Vierge dans une courbe (*torus*) du lit (*thorus*) de la Sorgue : c'est beaucoup plus qu'il n'en faut pour avoir donné un nom à ce joli village.



Un aigle et des volailles

Le Mourre-du-Diable, colline de Thouzon, est un monticule isolé au milieu de la plaine, à 2 km au N. du Thor. Sa situation exceptionnelle en a toujours fait un lieu de pèlerinage. Deux chapelles romanes y furent construites (Sainte-Croix au x^e siècle, Saint-Pierre encore plus tôt). Elles voisinent aujourd'hui avec un château médiéval en ruine. L'ensemble composé par les ruines du château et les deux chapelles, autour d'une grande cour carrée agrémentée d'un puits, est assez impressionnant. Si l'on a le courage de se pencher par la dernière fenêtre, ouverte sur le vide, du mur d'enceinte et de se retourner, on apercevra, sculpté sur le linteau intérieur, un très bel aigle sans tête.

On découvrit, en 1900, dans le flanc de la colline, la *grotte de Thouzon*. Cette grotte s'ouvre au lieu dit *la Muraille du diable* : c'est un couloir long de 250 m, orné de concrétions calcaires d'une rare finesse. Elle est intéressante à visiter, mais il faut déplorer le commentaire du guide, d'un zoomorphisme des plus vulgaires, qui ne montre aux visiteurs que « tripes, cœurs de bœuf et volailles pendues », là où se dressent d'admirables concrétions naturelles.

Un château hanté par l'amour

Bien qu'elle n'ait été découverte qu'au début de ce siècle, la *grotte de Thouzon* a déjà donné naissance à une légende : « Vers l'an 1207, un peu avant la croisade albigeoise, Raymond VI, comte de Toulouse, avait une fille d'une incomparable beauté qu'il désirait marier à un puissant voisin. Mais la belle No (on l'appelait ainsi par abréviation de Noëlie) s'était éprise d'un pauvre troubadour, avec lequel elle s'enfuit loin du pays. Furieux, le comte son père jura la mort du ravisseur et envoya des émissaires à la poursuite des amants.



« On apprit qu'ils s'étaient réfugiés en Vaucluse, dans le château de Thouzon, et on pensa les prendre là comme dans une sourcière. Mais chaque fois que les sbires se présentèrent, ils trouvèrent la place vide. Il fut impossible de saisir les deux amoureux, malgré les plus minutieuses recherches, et cependant, on voyait souvent une silhouette de femme se glisser sur les remparts du château et disparaître à la première alerte.

« Il est certain aujourd'hui que les deux fugitifs connaissaient une entrée secrète de la grotte, circonstance qui leur permit d'échapper à toute poursuite et de créer autour d'eux une légende protectrice. »

Ainsi s'exprime un journal local de l'époque, cité par le Dr Chobaut (1). Mais cette légende ne repose sur aucune réalité, même ténue. Car non seulement la grotte ne possède aucune entrée secrète, mais encore Raymond VI n'eut jamais de fille prénommée Noëlie.

(1) Mémoires de l'Académie du Vaucluse, 1902.

Alpes-Maritimes -
2 080 h
84 km au N de
Nice par RN 204

TENDE

Les coupe-jarrets



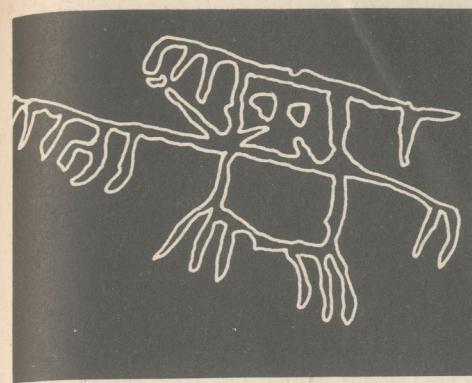
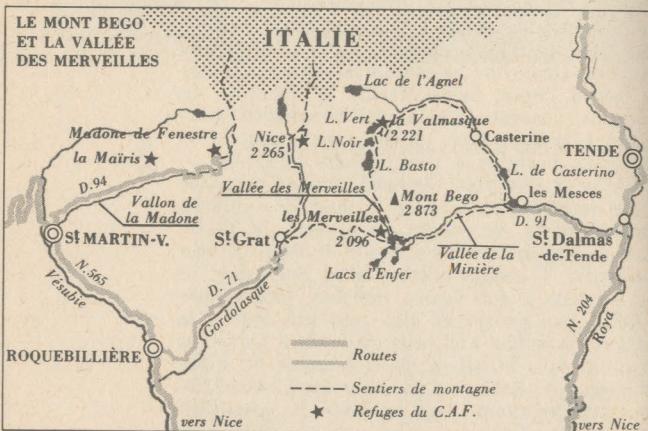
A Tende, saint Éloi, le patron des maréchaux-ferrants, est célébré d'une bien curieuse façon : le 15 août, jour de sa fête, a lieu une cavalcade extrêmement colorée à laquelle participent tous les mulets de la région, caparaçonnés de broderies incrustées et parés de longues tresses de rubans. A l'origine, seuls les maréchaux-ferrants étaient admis à participer à cette fête mais, peu à peu, rouliers et muletiers devinrent membres de la corporation sous la bannière de saint Éloi. Aujourd'hui, enfin, tous les propriétaires de bêtes de trait sont invités aux festivités qui comprennent une bénédiction des mulets, une distribution de prix et un bal champêtre.

Éloi, justement fier de ses dons de ferreur de chevaux et de mulets, avait adopté pour devise : « Éloi, maître sur maître, et maître sur tous ». Un jour, alors qu'il se préparait à ferrer un cheval, il reçut la visite d'un compagnon qui se vanta d'être aussi fort que lui. Éloi releva le défi. Le compagnon coupa le jarret du cheval d'un coup de tranchet, tailla et rogna la corne sur l'établi, cloua un fer neuf et remit le pied en place. Éloi, piqué au vif, voulut en faire autant : il coupa un autre pied du cheval, mais le sang se mit à jaillir à flots et le malheureux animal à protester vigoureusement contre ce traitement désinvolte. Alors, le compagnon fit un geste, un seul, et la jambe du cheval retrouva son pied. Éloi reconnut là un envoyé du Ciel et, transporté d'humilité, fit amende honorable. Depuis ce singulier événement, les maréchaux-ferrants ont pris saint Éloi pour patron.



Enseigne de
maréchal-ferrant

LE MONT BEGO ET LA VALLÉE DES MERVEILLES



Chassez la sorcière

La toponymie de la région de Tende révèle assez le caractère maléfique dont sont revêtus ces parages enchantés : le val d'Enfer, la cime du Diable, le lac Forcat (fourchu), le lac de Trem (tremblement de peur) et la Valmasque, ou vallée des sorciers. La légende rapporte qu'un mauvais sort avait été jeté sur les troupeaux et les habitants de Tende. On en accusait une vieille femme du pays, la Ravelli. Malheur, en effet, à qui provoquait son mauvais œil ! Un jour, le comte de Tende vint sommer la sorcière : « Sors, montre-toi ! » La masco fit un pas hors de sa retraite. Le comte soutint son regard avec beaucoup de fermeté et lui parla en ces termes : « Disparaîs de nos yeux, créature du diable ! Je te fais libre de partir et tu iras par la montagne jusqu'au pays des Roches infernales, marquées de toutes les cornes de tes démons ! Tiens-toi pour bannie et ne reviens jamais ! » La sorcière rassembla ses chèvres et s'en alla jusqu'au pied du mont Bego, où elle s'établit. Ainsi, la vie reprit plus tranquille dans la vallée, mais là-haut la sorcière continua de mener grand tapage avec ses démons familiers.



Les cornes des démons

En 1650, l'historien italien Gioffredo entreprit d'aller observer les « signes maudits » dont parlaient quelques légendes locales. A son retour de la vallée des Merveilles, il raconta des histoires d'étendards dessinés, d'aigles et d'épées... Au début de ce siècle, un autre historien, anglais cette fois, nommé Bicknell, reconnut dans ces étranges figures des gravures préhistoriques. Sur les « roches infernales », ces « cornes de tous les démons » composaient une fantastique collection de signes gravés au temps des cavernes par les représentants d'une civilisation encore inconnue.



Depuis Bicknell, on en a relevé plus de 36 000 ! Et beaucoup sont encore cachés, sans doute, sous les lichens qui recouvrent les rochers. Ces sculptures en creux, ces stupéfiants dessins, schématiques mais réalistes, nous livrent toute la vie d'un peuple, avec ses dieux, ses maisons, ses armes, ses chars et ses troupeaux.

Seuls les marcheurs de haute montagne, bien équipés et prêts à passer deux nuits à plus de 2 000 m d'altitude, pourront entreprendre l'excursion de la vallée des Merveilles, des lacs d'Enfer jusqu'au lac Noir.

Une civilisation perdue

Le relevé des dessins de la vallée n'est pas terminé, mais d'ores et déjà nous voici en possession d'un ensemble comparable à celui du val Camonica, dans le cours moyen de l'Adige (Italie). Un troisième foyer de cet art rupestre a été également découvert à l'O. de Turin au-dessus de Grantrœu : le val Germanica.

Il n'est pas possible, actuellement, d'imaginer la civilisation créatrice des gravures du mont Bego sans se référer à celles du val Camonica. L'identité de la plupart des figures le permet et autorise les essais de datation du groupe des Alpes-Maritimes. Dans la vallée italienne, lorsque Rome naissait, les Camuniens avaient déjà deux mille ans d'une existence apparemment sans histoire.

Dans les deux cas, il s'agit de sites où l'on n'a pas retrouvé de traces d'habitats. L'absence de refuges, cavernes ou abris sous roches, une haute altitude et un climat violent empêchaient les hommes de s'y établir. Cependant, « au mont Bego, Carlo Conti a trouvé des restes d'habitat humain dans une grotte entourée de gravures semblables par leur technique et par leur style à celles de la période I du val. Il y a découvert en outre de la poterie très ancienne que les archéologues appellent céramique cardiale et datant, dans ce site, d'environ 2 500 ans av. J.-C. Ce qui signifie sans doute qu'à cette époque un groupe semi-barbare, chassé de son territoire naturel par des agriculteurs évolués, s'est réfugié au cœur des Alpes-Maritimes ». (1)

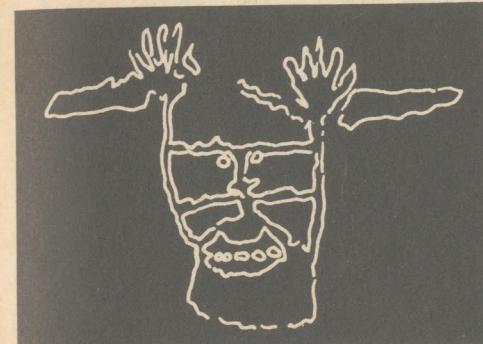
Les gravures apparaissent au val Camonica vers la fin du III^e millénaire, sans doute peu après les premières gravures du mont Bego. Par la suite, elles devaient rapidement acquérir un caractère bien distinct.

De la hache à la herse

Communs aux deux groupes, les dessins figurent des soleils, des labyrinthes, des charrues du type araire, et des orants (voir ci-dessous). Les armes sont caractéristiques : poignards, épées, haches et hallebardes. Certaines n'ont pas été identifiées,

notamment celles qui ressemblent à « des battoirs de lavandière », et qui sont peut-être des haches à double tranchant ou des maillets. Le grand nombre de représentations de ces armes laisse supposer que ces hommes étaient passés maîtres dans l'artisanat du métal. On se rend compte sur la carte que le val Camonica se trouvait exactement sur le tracé de la route de l'ambre, de l'Adriatique au Jutland par le Haut-Adige, tandis que le mont Bego était un peu en retrait vers l'O. Mais peut-être représentait-il, justement, un relais vers les civilisations néolithiques du S.-E. de la France, auxquelles nous devons les hypogées funéraires d'Arles et les rares mégalithes du littoral provençal.

En dehors de ces armes, ce sont les instruments agricoles qui sont le plus souvent représentés : faux, charrues, herses, semblables à celles de la Scandinavie antique. Les bœufs et leurs conducteurs apparaissent en clair. Mais le plus curieux est sans doute d'y trouver aussi des séparations de champs, des clôtures de parcs à bestiaux qui dessinent des quadrillages inattendus

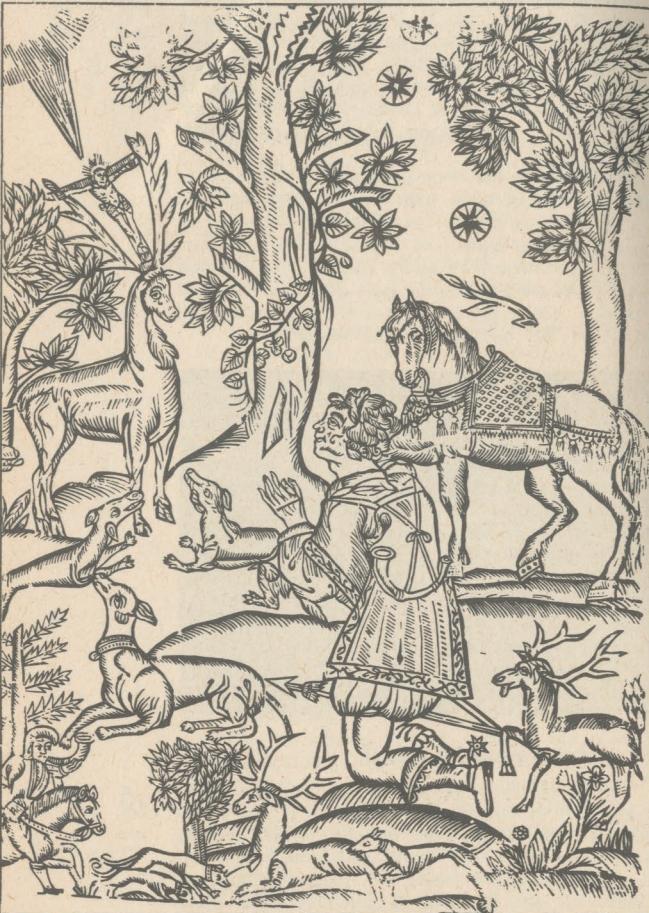


Une religion du soleil

Les personnages les plus énigmatiques sont les orants. Ils écartèlent leurs doigts vers des soleils figurés par des cercles entourant des points. Autour de l'astre, des bœufs (les « bœufs du soleil » d'une future mythologie), des poignards triangulaires, ou des couteaux à sacrifices. Une scène extrêmement intéressante décrit les quatre phases du soleil : le soleil sous la terre — le soleil s'échappant de la terre — le soleil qui commence à luire — le soleil en plein rayonnement. Cette scène et d'autres analogues sont révélatrices de la manière dont les habitants du mont Bego se représentaient le soleil. « Pour eux, l'astre enflammé qui sort chaque matin du sol se trouvait la nuit dans le monde des esprits et des morts. »

(1) E. Anat :
Val Camonica,
Paris, 1960.

Le plus connu des orants est le sorcier : c'est aussi l'une des images les plus attachantes. Un masque carré tend au-dessus de lui deux mains écartées qui brandissent les poignards rituels. Autour de la bouche, on croit pouvoir distinguer les fameuses moustaches à la gauloise, raides et obliques.



Les cornes éternelles

Les signes les plus nombreux sont les cornes. Les cornes du diable, disait-on, ou ses fourches. Ces cornes ou ces fourches sont probablement des figures humaines, semblables aux idéogrammes chinois, ou des orants encore, face au soleil. Certaines ont leurs branches cisaillées par de petits

barreaux : ce sont les ramures des cerfs, généralement associées aux rayons solaires. Le cerf est d'ailleurs l'un des animaux les plus souvent stylisés ici. Il était à l'âge du fer considéré comme un véritable dieu : on connaît le dieu-cerf des Celtes, *Cernunnos*. Le rôle funéraire du cerf est également attesté par les ramures posées sur la tête des morts dans de nombreuses sépultures mésolithiques. On se trouverait ainsi, au mont Bego ou dans l'arc bas-alpin, au point de croisement idéal, à la fin des « Temps Froids », d'une civilisation septentrionale du cerf et de la civilisation méditerranéenne du taureau. Plus tard, la corne de cerf conservera dans les rites de la sorcellerie médiévale son rôle magique. Et le christianisme lui-même n'a pu éviter cette rencontre : le dieu des chasseurs, qu'il a transformé en saint Hubert, se convertit en voyant apparaître une croix lumineuse entre les ramures d'un cerf.

Fulgurant pays des morts

Pour expliquer l'origine du mont Bego, les savants sont allés chercher dans un hypothétique panthéon un dieu grec qui s'appellerait *Dekkos*, ou *Baigorix*, devenu roi de la lutte chez les Celtes, ou même *Bog* d'origine russe (scythe). Jean-Paul Clébert est d'un autre avis : il évoque la divinité étrusque *Vegoia* ou *Bégoë*. Selon A. Grenier, « elle aurait enseigné l'art d'interpréter la signification des éclairs et de purifier les lieux touchés par la foudre, et l'ensemble des rites concernant la vie sociale ; elle aurait notamment donné les principes de l'arpentage, de la fondation des villes et de la délimitation des champs. » (1) Parmi les recueils sacrés étrusques, la *disciplina etrusca* des auteurs latins connaît d'abord les *libri fulgurales*, qui traitent de l'interprétation des foudres, et les *libri rituales*, qui s'occupent de l'organisation du clan. Tous deux sont les attributs de *Vegoia*.



(1) A. Grenier :
Les religions étrusques et romaines, 1948.

Un dieu qui compte les points

Il ne s'agit pas ici de prétendre que ce sont les Étrusques qui occupèrent le mont Bego. Mais l'on sait l'importance de l'apport étrusque dans les diverses étapes de la civilisation provençale. Il est donc possible de voir, dans le Bego présumé celte, la sibylle d'Étrurie, importée en Ligurie par les commerçants du littoral, longtemps après les premières exécutions des fresques rupestres. Imaginez, d'après les cultes funéraires des Tyrrhéniens, le mort divinisé porté par les cohortes rituelles au lointain pays des morts, lieu inaccessible où règnent la crainte et la désolation, et vous vous ferez une idée, fantastique mais assez précise, de ces religions oubliées. Ce lointain pays des morts a pu être choisi en fonction d'une ressemblance

